

L'hospitalité que je pratique entre peur, indifférence et conscience humaine

Le fil d'une conversation sensible déroulé par son scribe

Le mot « invitation » (qui semble si indissociable de l'hospitalité que politiques et juristes vous diront que les immigrés n'ont pas été invités...) pose le problème de savoir si la définition de l'hospitalité doit être reliée à la situation d'invitation : quelqu'un est chez lui, a sa maison, a sa culture, sa langue ; il invite quelqu'un d'autre à s'y installer, mais à la condition que « chez lui » reste « chez lui », sa langue reste sienne, sa culture, sa république aussi...Est-ce cela l'hospitalité ? Ou n'est-ce pas plutôt l'ouverture à la « visitation », à l'arrivée de cet autre qui n'est pas invité, pas attendu et qui débarque sans que j'aie préparé aucune structure d'accueil.

Jacques Derrida *Manifeste pour l'hospitalité* (2001)

Prologue

En rappelant les règles impératives de la méthode des « cercles de conversation » l'animateur, Alain Simonin, a filé la métaphore de l'hospitalité à la manière de Jacques Derrida. Il va *inviter* une première interlocutrice dans le cercle, il a une question à lui poser, il s'intéresse à son expérience. Les témoins à l'extérieur du cercle peuvent *s'inviter* (ou pas) dans le premier cercle et en devenir membre, l'un après l'autre, spontanément, par résonance avec les propos tenus dans le cercle restreint. Les premiers *conversants* seront ainsi *visités* par des (presque) étrangers à qui ils auront offert de précieuses parcelles de récits de vie. Quelle communauté de récit, d'émotions et de pensée va-t-elle émerger de cet exercice d'hospitalité méthodique et respectueux ? Le pari, on le devine, est de tirer parti de l'expérience personnelle que chacun a de l'hospitalité et d'y trouver quelques voies de passage. Il s'agit en effet aujourd'hui d'affronter quelques défis majeurs, l'accueil des réfugiés en particulier (Derrida parle de *passage au politique*), dont on devine qu'il nous dépasse aujourd'hui tout autant que ceux qui ont la charge de trouver des réponses politiques à tous niveaux. Comment vivre l'hospitalité aujourd'hui ?

La première
expérience
d'hospitalité est
fondatrice

C'est avant la guerre du Liban de 1982, elle était encore adolescente, que la première personne invitée dans le cercle a pour la première fois proposé l'hospitalité de sa maison, répondant peut-être à ce qui est à la fois une culture et un destin dans son Moyen-Orient natal. Des hippies qui faisaient la route dans les années 60, malades, en difficulté, les métèques de ces années « paisibles ». Tels Ulysse les grands voyageurs savent qu'à un moment ou à un autre, leur salut sera

accroché à quelques personnes qui sauront ouvrir leur porte. Elle a donc ouvert sa porte et en garde l'émotion fondatrice. Mais ouvrir sa porte cela s'impose-t-il facilement ? Plus tard dans la conversation une participante rappellera qu'entre voisins de paliers il faut parfois des années pour qu'on se fasse société : des voisins immigrés à la porte desquels on frappe pour emprunter du sucre. « Ce fut un choc » avouera plus tard la voisine. On peut donc partager le même pays, le même immeuble, paisiblement peut-être, mais sans hospitalité.

Vivre en proximité *Et pourtant c'est dans l'expérience de la proximité que surgissent les premiers gestes hospitaliers poursuit notre première invitée : aujourd'hui, et très emblématiquement au Liban, la question de l'hospitalité interroge des mouvements de masse, des dimensions géopolitiques qu'on a de la peine à penser au niveau des personnes. Et pourtant dans un pays de 5M d'habitants « visité » par 1,5M de réfugiés syriens c'est souvent par des gestes pratiques (jardinage, maçonnerie, bricole...) que ces derniers sortent de leurs territoires précaires et nouent des liens avec l'habitant. Ces petits gestes pratiques qui humanisent le quotidien, ils peuvent venir des habitants : à Paris, à Genève, Lampedusa ou Calais, de petites initiatives d'aménagement du quotidien s'efforcent de rompre la désolation.*

Faire appel aux proches *Accueillants et accueillis mobilisent leurs proches pour élargir cette proximité première. De tous temps les exilés de guerre ont compté sur ces fils de solidarité familiale ou amicale entretenus dans un ailleurs : « Viens mourir à Paris, au moins je saurai où tu es enterrée ». Les périple migratoires ont cependant souvent dissolu les liens familiaux et de nouvelles solidarités s'inventent entre migrants. C'est souvent en faisant également appel aux proches que, de leur côté, les accueillants créent des collectifs, dans leur quartier, leur paroisse, avec leurs anciens complices d'actions solidaires.*

Le désir de comprendre *Le premier mouvement de l'hôte qui accueille, dérangé peut-être par sa propre inaction et un sentiment d'impuissance, est de s'approcher de ces nouveaux arrivants, pour savoir, pour comprendre, par l'intermédiaire de proches justement, de quelques personnes accueillies : visiter un cours d'alphabétisation, suivre un journaliste qui enquête, sympathiser avec des personnes accueillies à l'occasion d'un repas, d'une fête de quartier.*

Faire appel à ses propres compétences *Comment aller au-delà des gestes d'hospitalité élémentaire : offrir occasionnellement le gîte, le couvert et la conversation. Partager son chez soi n'est du reste pas chose facile pour tout le monde étant donné*

notre mode de vie. Mais « partager son chez soi » ce peut être aussi faire découvrir les ressources de notre environnement, de notre ville, partager nos repères à nous, poétiques (un endroit, d'un espace paisible), culturels (un musée, un cinéma, une braderie).

Faire appel à ses propres compétences, ce peut être aussi, penser, créer et organiser un espace de parole et de formation : un espace pour des réfugiés syriens (de différentes allégeances), dans l'exemple évoqué par l'animateur du cercle, un espace où il est possible de raconter, de témoigner, mais aussi d'imaginer, entre réfugiés et locaux, une « Syrie renaissante », et de produire un texte en commun.

Donnons-leur la parole !

Donner la parole aux réfugiés, c'est peut-être du reste, après les actes de sauvetage d'urgence, les premiers gestes de solidarité humaine. C'est ce dont témoigne des participants au cercle, en accord avec Giusi Nicolini, maire de Lampedusa : « la solidarité humaine, ce n'est pas une affaire de quotas, mais un rapport d'homme à homme. » Cette femme a su partager un devoir d'écoute avec les citoyens de son île : la violence du chemin d'exil, les chantages des passeurs, parfois les viols par des « compagnons » d'exil, les traversées dantesques, les morts en mer, et la douleur de l'arrachement. Tant que cette parole-là n'aura pas la prééminence sur les déclarations et argumentations administratives, toujours suspendues à l'obtention d'un viatique, aussi longtemps qu'elle ne trouvera pas d'oreille hospitalière, le réfugié restera toujours étranger sur une terre qui ne l'accueille pas.

L'hospitalité est aussi une culture

Accueillir est donc un chemin et un apprentissage, il faut trouver les bons gestes, prendre les bonnes initiatives, en étant porté par quelque chose comme une croyance en l'homme. Cela doit toujours se réinventer sans oublier toutefois que l'hospitalité est aussi une culture, qu'elle soit puissante ou minoritaire. Il y a quelque évidence à le réaffirmer s'agissant du Liban qui garde aux yeux des participants quelque chose de précieux de cette antique culture méditerranéenne. Les marcheurs de la paix y ont été reçus magnifiquement (« votre venue est une bénédiction »). Il y a eu en France, dans l'après-guerre de précieuses mobilisations autour de l'accueil des personnes déplacées et en Suisse des actions de désobéissance civile en faveur des réfugiés.

Accueillir tout le monde !

Ce qu'il y a de plus précieux dans cette culture c'est peut-être l'idéal qu'elle transmet : accueillir tout le monde sans condition (Jacques Derrida parle de l'idéal d'hospitalité pure). C'est ce que rappelle cette participante impliquée dans l'accueil de sans-abris dans une paroisse de Genève : offrir le petit déjeuner, la douche, la lessive à des sans-

abris (roms, africains, moyen-orientaux, suisses et français qu'un mauvais destin a jetés à la rue)...tous les lundis matin. Mais ce petit quelque chose d'offert à tous ceux qui se présentent, sans distinction, n'a-t-il pas aussi quelque chose de dérisoire ? Nous délivre-t-il vraiment de la peur qu'expriment beaucoup de concitoyens (que nous éprouvons parfois aussi) ? Est-il à la hauteur de la tâche ? Que faire de plus ? Irai-je jusqu'à offrir ma maison, ouvrir ce que j'ai de plus intime. Et même, lorsque je franchis ce pas, se demande un participant toulousain, cette jeune Erythréenne que j'accueille dans ma maison n'est-elle pas finalement « trop peu dérangeante » ? L'hospitalité que j'offre n'est-elle pas à bon compte ?

L'inquiétude
inapaisée

Plus grave peut-être encore que ces insatisfactions: n'y a-t-il pas quelque chose comme un épuisement possible, se demande un conversant dont le métier est indissociable de l'accueil de la souffrance ? Sisyphe n'est-il pas fatigué ? Comment se remobiliser sans cesse dans une action qui peut paraître sans fin ?

Don et
contre-don : la
beauté de
l'hospitalité

L'inquiétude elle-même, n'aurait-elle pas de fin ? C'est sans doute un sentiment que la plupart des conversants partagent ; et pourtant cette inquiétude se dissipe par éclairs lorsque se révèle la beauté d'une relation simplement humaine que l'on n'attendait peut-être pas. Une jeune Erythréenne accueillie en tant que mineure non accompagnée s'intègre avec bonheur à sa nouvelle famille. Dans les années 90 des militants associatifs trouvent à placer une famille kurde en danger d'expulsion dans un logement de secours. « Bienvenue chez nous ! » leur renvoie une petite fille de la famille, tellement plus qu'une formule de politesse !

La violence du
monde qui frappe
à notre porte

Pour autant nous ne sommes pas quittes ! Que faire de ces grappes humaines accrochés à des navires défaillants que l'on voit dans le film « Demos » de Charles Kleiber où à la télévision, lance l'animateur du cercle ? Leur tendre la main à travers l'écran ? Comment relier ces belles choses que vous faites dans votre quotidien à ces points de catastrophe par lesquels la violence du monde se révèle à nous ? L'évocation de ces images qui émeuvent épisodiquement le public et nous confrontent à notre impuissance (quand ce n'est pas à nos peurs) nous charge d'une obligation incessible : celle de penser une véritable politique de l'hospitalité. Celle-là même que nos dirigeants échouent à concevoir et à formuler en se perdant dans des distinguos désormais impraticables entre bons réfugiés et réfugiés menteurs, bons et mauvais migrants.

Les utopies
nécessaires

Alors on fait quoi ?

Arrêter la guerre ! Basta ! C'est le cri que lance dans la conversation la première invitée. On peut le faire ! De l'intérieur et même de l'extérieur de son pays, depuis l'exil ! Former des collectifs ! Faire pression sur les gouvernements ! Descendre dans la rue ! Faire avancer les négociations, préparer le retour des réfugiés ! Ce cri, qui n'attend pas de « oui, mais... » semble faire écho dans le cœur des conversants. Mais peut-être les renvoie-t-il à cette gêne : « penser politique » n'est-ce pas, à ce qu'on dit, penser réalistement ce qui est possible « ici et maintenant », et finalement abandonner à la diplomatie des puissants la « gestion » des conflits majeurs ? Mais alors dans ce cas que reste-t-il de la tâche d'humaniser la politique ? (Que reste-il du projet des Lumières et de Kant d'une paix perpétuelle ?) Ne sommes-nous pas en danger de mettre en sourdine nos convictions premières, quasi « enfantines » diront certains, alors qu'il faudrait au contraire y revenir en urgence ?

Y revenir est en tout cas une nécessité dont témoigne l'animateur du cercle : engagé pour l'objection de conscience depuis ses vingt ans, et révolté par l'hypocrisie de la Suisse qui prône la paix et vend des armes aux pays demandeurs (juste) avant qu'ils se mettent en guerre, il revient sur ces premiers engagements avec ses compagnons de lutte à l'occasion d'un film.

C'est aussi ce que met en avant cet autre conversant qui n'oublie les valeurs et les puissants ressorts d'au moins deux siècles de luttes sociales: la révolte contre les inégalités et le partage inégal des riches de ce monde. Comment comprendre, sans garder à l'esprit le scandale de ces inégalités irrésolues, que l'on puisse renoncer à vivre chez soi, tout abandonner (même lorsque la guerre ne nous y contraint pas) et céder au désir de réussir dans cet Occident désiré ou détesté.

Faire la paix avec
soi-même

Et pourtant cet « ethos » de la guerre contre l'injustice, s'avère insuffisant et enfermant tant que l'on n'a pas fait la paix « au-dedans de nous-mêmes ». « A partir du moment où on a fait la paix avec soi-même on entend la parole de l'autre différemment » Cette parole puissante exprimée par une participante qui s'est engagée pendant des décennies au niveau politique dans la lutte contre les inégalités, et qui y a obtenu une reconnaissance forte, ne laisse pas d'interroger. Elle nous parle du danger de faire de la lutte une fin en soi. Voilà qui appellerait peut-être d'autres cercles de conversation où l'on sonderait plus en profondeur les ressorts personnels de l'engagement politique. Pour autant cette parole n'est aucunement reçue comme à un appel à se

replier sur quelque « vertu privée » puisqu'elle fait immédiatement écho auprès de celle-là même qui a lancé « Arrêter la guerre ! On peut ! » « C'est lorsqu'on est un homme (une femme) de paix que l'on peut faire la paix », nous dit-elle. Un autre conversant le dira à sa manière : « il faut savoir dialoguer sans avoir peur de perdre ».

Faire la paix avec soi-même, c'est aussi de toute évidence une exigence brûlante pour tous les exilés porteurs de blessures qui n'ont pas droit de cité. Encore faut-il que ces blessures soient dites pour qu'on puisse penser un chemin de guérison. Encore faut-il que les récits soient entendus pour qu'ils infusent notre pensée et nourrissent d'expériences vécues une conscience historique à la hauteur du temps présent.

Mesurer le poids de l'Histoire mais ne pas céder à la culpabilité

Si l'action politique se nourrit d'une conscience historique affinée céder à la culpabilité ne nous aide pas. Le participant qui l'affirme n'ignore rien d'un passé colonial qui ne passe pas, que la situation dont nous héritons ont des racines dans des situations d'exploitation et de violence dans lesquelles les pays européens portent une lourde responsabilité historique. Pour autant « lorsque je vois ces personnes qui meurent aux frontières je ne me culpabilise pas, un sentiment de culpabilité ne changera rien pour eux. » Notre responsabilité est bien plutôt de répondre à l'urgence en agissant là où l'on peut.

De l'hospitalité à la solidarité

Si l'hospitalité active ne trouve pas de ressort valable dans la culpabilité, si elle suppose un dialogue ouvert, apaisé et inventif entre l'hôte qui accueille et celui qui est accueilli, elle se doit également de se transformer en solidarité active. Une solidarité qui s'élargit par cercles concentriques à la sphère du politique. « Il faut passer de l'interpersonnel à l'inter politiques » propose un conversant. A cet égard le premier échelon, c'est ma ville ajoute-t-il. Ma ville est-elle hospitalière, est-elle capable de trouver des solutions à l'intégration des sans-papiers et des réfugiés, peut-elle rendre effectif le droit au logement (au besoin sous la pression de quelques actions bousculantes). Il prend l'exemple d'actions qui ont abouti, d'un maire qui a su valider les gains d'intégration obtenus dans l'action.

Pour une politique des premiers pas multipliée par des millions

Les paroles fortes et en même temps empreintes de l'humilité requise dans l'examen de « l'hospitalité que nous pratiquons » ont navigué (pour reprendre l'expression de l'animateur du cercle) à tous les niveaux de l'action, de l'intime au global, pendant une heure. Ce faisant on retiendra également qu'elles ont navigué entre trois valeurs de référence : l'hospitalité, la paix, la solidarité. Il y a sans aucun doute un

lien indissoluble entre ces trois valeurs qui se déclinent en effet à tous les étages de l'existence et de l'action. C'est la raison pour laquelle une parole de la première invitée dans le cercle pourrait résumer la conversation : « La paix est ramifiée » et nous ajouterons. L'hospitalité est ramifiée. Toutes deux se nourrissent de rencontres, fortuites ou désirées, de premiers pas circonstanciels qui bousculent l'indifférence ambiante, de mille menues inflexions dans son milieu de vie ou de travail, de dialogues (de beaucoup de dialogues), d'actes solidaires publics, de concertation et de pression politique.

*Mais quelle est donc la force qui nous porte, si l'on en croit cette conversation, c'est aussi **la beauté de l'action** : cette occasion à saisir de faire vibrer une conscience humaine et d'échapper à nos exils intérieurs.*